

Tassia Trifiatis, Jean-François Beauchemin, Donald Alarie

André Brochu

Numéro 141, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2011). Compte rendu de [Tassia Trifiatis, Jean-François Beauchemin, Donald Alarie]. *Lettres québécoises*, (141), 15–16.

☆☆☆ 1/2

Tassia Trifiatis, *Mère-grand*, Montréal, Leméac, 2010, 136 p., 17,95 \$.

L'amour à contre-sexe

Les amours traditionnelles, qui unissent un jeune homme et une jeune fille, existent sans doute toujours, mais notre époque en expérimente volontiers de nouvelles.

Beaucoup de choses peuvent décontenancer le lecteur de *Mère-grand*. D'abord, le nom de l'auteure, pour le moins exotique. Or, on est accueilli par un ton qui n'a rien d'étranger et qui est vite confirmé par des expressions d'ici (ex.: « C'est toute c'que je peux t'dire », « un mautadit cadeau »...). La grand-mère, qui est le



TASSIA TRIFIATIS

n'accordant pas plus d'importance qu'il ne faut au langage vernaculaire. Cela pourrait tourner au porridge linguistique, mais tel n'est pas le cas. *Mère-grand* est un roman véritablement littéraire, qui maîtrise les niveaux de discours.

Le calvaire d'une vieille

C'est l'histoire de l'attachement entre une jeune femme qui a été élevée par sa grand-mère, femme très ordinaire mais généreuse et capable d'être exaspérante, surtout pour la jeune adulte qu'est devenue Joseffa. Mais voilà que la vieillesse engage Mère-grand dans un cheminement pathétique fait de démence et d'emménagements dans des résidences de plus en plus contraignantes. Pour l'accompagner dans son périple, Joseffa fait montre de bonne volonté, consacrant trois heures, chaque dimanche, à une visite qui dépasse de loin celle que les autres visiteurs consentent à leurs « vieux ». Et plus Mère-grand s'enfonce dans la sénilité, plus se déclare en Joseffa la conscience de l'attachement qu'elle voue à celle qui l'a accompagnée depuis sa naissance. Elle lui prodigue les soins les plus pénibles, soulevant l'indignation des préposés, devient en quelque sorte la



personnage éponyme et qui s'exprime ainsi, est une bonne vieille bien de chez nous; et la narratrice, sa petite-fille Joseffa, porte peut-être le nom d'un géniteur d'origine grecque, mais elle est, de par sa mère, une Québécoise sans couture.

Et non pas sans culture, car elle s'exprime de façon inventive,

copie conforme de celle qu'elle rejoint dans son lit et qui a tout été pour elle, père et mère confondus. L'amour, ici, n'a rien de sexuel, mais il atteint l'intensité des plus grandes passions. L'androgynie platonicien, que le prénom masculin et féminin de Joseffa évoque d'ailleurs à sa façon, préside à cette union du même et du même.

Une vie de dimanches

Le récit est composé de courts chapitres de deux ou trois pages qui, en bousculant l'ordre chronologique, évoquent des moments représentatifs du passé lointain comme du passé plus récent et du présent. Une véritable histoire en découle, mais aussi une dimension trans-temporelle puisque chaque chapitre porte la date d'un dimanche de l'année liturgique, depuis le Premier Dimanche du temps ordinaire jusqu'au Troisième Dimanche de l'Avent. Il n'y a pas d'intention proprement religieuse derrière ce procédé, mais plutôt le souci de nous situer dans la quotidienneté mythique où trempe, par ses origines, la grand-mère obsédante.

Et puis, l'Avent mène à la Nativité, et la mort de Mère-grand n'est peut-être rien d'autre que la venue au monde d'un formidable amour.

☆☆☆

Jean-François Beauchemin, *Le temps qui m'est donné*, Montréal, Québec Amérique, 2010, 160 p., 17,95 \$.

Le roman de l'écrivain

Roman ou non-roman? En tout cas, l'auteur récuse l'étiquette d'autofiction. Son livre est certainement autobiographique, mais il raconte une histoire...

Dans *Le temps qui m'est donné* plus encore que dans les livres qui l'ont précédé, Jean-François Beauchemin s'est attaqué à un sujet difficile: lui-même en tant qu'il participe de l'être, lui-même comme vérité complexe — et non pas ineffable, comme le voudraient les mystiques —, impossible à bien distinguer du mystère du monde.

L'enfance à six

Le sujet est risqué, et j'avoue avoir été « prodigieusement » agacé, pour reprendre le style volontiers superlatif de l'auteur, par une bonne partie du livre où quelque chose de métaphysique plane sur le récit de l'enfance, sans qu'on en voie d'emblée la justification. Il est assez étonnant, en effet, de voir ces cinq frères et cette unique sœur réunis dans un *nous*, par l'initiative du narrateur-écrivain. Cette marmaille réfléchit, dévore des encyclopédies, analyse tout et rien, dissèque la personnalité du père en qui elle voudrait reconnaître un dieu et ne découvre qu'un plat personnage passionné de mécaniques triviales, qu'un timide incapable de communiquer avec les autres, et pourtant un être plein de gentillesse et de bonté. On frôle la contradiction dans ce portrait



comme dans la plupart de ceux qui cherchent à rendre compte des réalités humaines dont la jeune tribu est entourée.

Une vision humaniste

Ces six petits « intellectuels » autoproclamés sont allergiques aux idées reçues, Jean-François le premier. Une fois écrivain, celui-ci farcira ses textes d'images très recherchées, parfois incongrues et certainement dépourvues de sobriété. Ses analyses de la vie quotidienne, notamment de la famille dominée par un père dérisoire et magnifique, sont des inventions compliquées qui ont pour but de nous introduire à une forme de littérature inédite et, certainement, pleine d'intérêt. On ne trouve guère, dans nos lettres, de roman substantiel issu de la problématique des grands romanciers humanistes français : Saint-Exupéry, Camus... Il y eut André Langevin, certes, mais depuis ? Beauchemin reprend les grands thèmes de l'humanisme athée, les



JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

valeurs qui leur sont associées et il en fait, malheureusement en dehors de tout souci proprement romanesque, la matière d'une quête à la fois individuelle et universelle, la quête de l'homme qui donne du sens à sa vie et, par là, communie à la beauté du monde.

Le « temps qui m'est donné », c'est celui qui sépare l'enfance (aussi heureuse que possible) de la mort et qui permet d'apprivoiser celle-ci, en faisant le plein des mérites humains grâce à l'amour, à l'imprégnation par le savoir, au développement d'une conscience profonde et charitable des êtres et des choses. Le message, on le

voit, est assez singulier dans la mesure où il peut rappeler une conception fort catholique de la « vertu », et pourtant prétend n'avoir rien à voir avec elle.

C'est vrai, du reste, dans la mesure où les lieux communs cèdent la place à d'infinis paradoxes, par la grâce d'une exigeante écriture.



Donald Alarie, *Thomas est de retour*, Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2010, 128 p., 20 \$.

Père à retardement

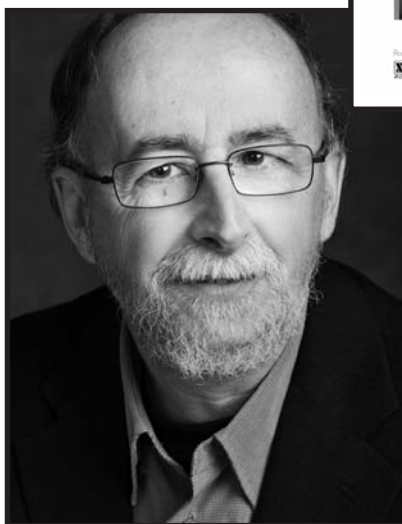
Depuis que la famille moderne s'invente au hasard, reconstituée ou pas, les anomalies d'autrefois sont devenues la norme et jettent les bases d'un nouveau conformisme.

Elle s'appelle Annie. Elle est avocate et défend de préférence des femmes maltraitées par leurs maris. Elle se méfie beaucoup des hommes et ne peut imaginer fonder un couple. Un mâle de rencontre cependant peut faire office de géniteur et lui donner l'enfant qu'elle désire.

Un père d'occasion

Ce mâle s'appelle Thomas, dit Tom. Fils d'un indépendant, il ne rêve que d'apprendre l'anglais et d'aller vivre là où la grande langue se parle, en Australie... ou en Ontario.

Avant de réaliser son rêve ontarien, plus accessible que l'autre, il rend enceinte cette Annie qui lui fait belle figure, mais elle le tient dans l'ignorance des résultats. Quinze ans plus tard, il revient dans sa petite ville natale, atteint d'une maladie dégénérative. Il ne revoit pas tout de suite Annie, mais fait la connaissance de



DONALD ALARIE

Benoît, le fils de cette dernière, âgé de quinze ans. Et puis il se pose la question : serait-il?...

Quant à Benoît, il est à la recherche de celui qui l'a engendré et, petit à petit, il en vient à penser que ce Thomas...

Finalement, l'indiscrétion d'une dame farfelue apporte la révélation. On comprend mal qu'elle n'ait pas eu lieu plus tôt, ne serait-ce que par les soins d'Annie elle-même. Bref, il y a là un faux suspense, autour d'une question qui relève du romanesque moderne et qui alimenterait bien les cent et un épisodes d'une télésérie.

Êtres de raison

Donald Alarie est un écrivain chevronné, auteur de nombreux romans, nouvelles et recueils de poèmes. Son récit est sans doute conduit avec simplicité et clarté, dans une langue irréprochable. Ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est le manque de subtilité dans la conception

des personnages et de leurs relations, ainsi que de l'intrigue qui en résulte. Les situations sont pensées de façon méthodique, mais les figures humaines qui les animent sont un peu comme des êtres de raison, incapables d'éprouver dans leur chair les événements heureux ou malheureux susceptibles de les frapper.

Thomas, Benoît et Annie assument la narration à tour de rôle, et leurs discours se ressemblent étrangement, comme si l'adolescent pouvait s'exprimer de la même façon que ses deux parents (je rappelle qu'il ignore son lien avec l'un d'eux). Ces trois discours renvoient aux situations extérieures, jamais aux dispositions intérieures. Le roman est une histoire de cas illustrant la famille d'aujourd'hui, avec éclipse de l'amour conjugal, monoparentalité, homosexualité (elle touche peut-être bien Annie, fortement engouée d'une Odile qui porte le même nom qu'une jeune camarade de Benoît, lesbienne avouée), etc.

Bref, on est dans le registre symbolique du *même*. C'est la raison du retour du père proclamé par le titre. Ce n'est pas, loin de là, le retour de Thésée, qui instituait la faute et vouait Phèdre à la mort. Ici, les protagonistes sont de « bonnes personnes » et tout est *cool* ou, comme dit le jeune Benoît, tout est *chill*. [9](#)

